

*Actuellement les étudiants chinois de français ont un niveau relativement faible à l'oral. Le présent article analyse ce problème en examinant les différences entre les deux langues, les habitudes d'apprentissage, la conception pédagogique ainsi que les méthodes utilisées. L'auteur propose une série de mesures pratiques - créer un environnement francophone, privilégier la méthode audio-visuelle, donner de la confiance aux apprenants, changer le rôle de l'enseignant, constituer des groupes de travail collectif - qui permettraient aux étudiants chinois d'améliorer leur compétence en communication orale.*

## I. Constat préliminaire

C'était il y a quatre ans. Le soir de la demi-finale de la Coupe du monde où tous nous avons les yeux rivés sur l'écran, une étudiante de quatrième année est venue me trouver pour me demander les «recettes» permettant d'avoir un bon niveau de français oral: elle venait d'essayer un échec dans un entretien d'embauche, car son expression orale ne correspondait pas aux attentes de l'entreprise. J'ai été surpris, d'autant plus que l'étudiante en question avait déjà bénéficié d'un apprentissage de 6 ans au lycée annexe de mon université avant d'entamer ses quatre années d'études supérieures. J'ai eu une deuxième surprise au cours de l'examen oral d'admission organisé en été 2005 dans mon université pour recruter les étudiants en interprétation de conférence. Les candidats passaient, sans trop de difficultés, différents tests jusqu'au moment où on leur a demandé de redire en français un petit discours en chinois qu'ils venaient d'entendre. Le jury a eu alors la grande surprise de voir les candidats perdre leur contenance: hésitations, bégaiements, phrases sans suite, syntaxe rudimentaire et répétitive, truffée de fautes... Ces deux incidents, survenus dans des circonstances différentes et touchant des personnes diverses, révèlent le même problème: le niveau de français oral est le talon d'Achille de nos étudiants.

La situation est d'autant plus préoccupante qu'il s'agit dans les deux cas rapportés des meilleurs étudiants formés dans diverses universités et facultés chinoises de langues étrangères. La défaillance des «élites» en dit long sur le niveau des étudiants «ordinaires» en français oral. Or la compétence orale est cruciale non seulement pour la communication orale mais aussi pour la maîtrise du français dans son ensemble. Aussi une amélioration significative du niveau d'expression orale en français chez les étudiants spécialisés en français est-elle devenue un problème aigu et d'actualité auquel il est urgent d'apporter des réponses.

## II. Analyse du problème

Pourquoi l'expression orale constitue-t-elle un handicap largement répandu chez les étudiants chinois? Les causes en sont nombreuses. En voici quelques-unes qu'il convient de souligner:

D'abord, au niveau de la langue, le français est très différent du chinois. Beaucoup de particularités langagières du français n'existent pas dans la langue chinoise: le genre, le nombre, l'accord, la conjugaison, les articles, etc. L'accumulation de tous ces «éléments étrangers» rend ardu l'apprentissage du français pour les Chinois. Par ailleurs, la maîtrise du français oral est dans une certaine mesure plus difficile que celle du français écrit, car à l'oral, on doit prendre simultanément en considération différents paramètres langagiers (la conjugaison, l'accord en genre et en nombre, par exemple) et faire instantanément le bon choix, tandis qu'à l'écrit on peut au moins prendre le temps de réfléchir et de revenir sur ce qui est écrit si nécessaire. La complexité du français déroute souvent nos étudiants dans l'apprentissage de cette langue.

Du côté des étudiants, il est à noter que la plupart des étudiants sont initiés au français seulement après leur admission à l'université. Afin de se spécialiser en français, les étudiants ont un programme très chargé à terminer en quatre ans d'études supérieures. De ce fait, le programme prévoit seulement quelques heures de cours oral par semaine et pendant seulement les deux premières années universitaires dans la plupart des cas. Le manque de pratique dont souffrent nos étudiants fait que le français n'arrive pas à prendre sa place dans l'esprit des étudiants face à l'anglais appris au lycée. Il n'est pas rare, et c'est très décevant pour les professeurs, de constater que les étudiants réagissent instinctivement en anglais même en quatrième année. D'autre part, à cause de la tendance chinoise à privilégier la note de l'écrit au détriment de la note de l'épreuve orale, les étudiants n'accordent d'importance qu'à l'acquisition du vocabulaire et de la grammaire. L'oral est ainsi négligé, souvent considéré comme un parent pauvre. Dans ce contexte, les étudiants n'ont pas l'habitude de s'exprimer en français; cela tiendrait du miracle si les étudiants parlaient spontanément entre eux le français. En tout cas, personnellement, je n'ai jamais eu le plaisir d'assister à une telle scène durant la dernière décennie. Il est des étudiants qui souhaitent améliorer leur compétence orale, mais l'ambiance ne s'y prête pas. Leurs vœux ne sont pas exaucés. Face à une telle situation, il n'est pas réaliste de s'attendre à ce que les étudiants s'expriment oralement dans un français correct et naturel.

Cependant la racine du mal se trouve, à notre avis, dans l'inadéquation entre nos principes pédagogiques et l'acquisition de la compétence orale. Par exemple, le choix d'instaurer en première année universitaire un cours dit de «lecture approfondie» et un cours «oral» est tout à fait discutable. En effet, beaucoup d'établissements utilisent simultanément deux méthodes, la méthode chinoise pour la lecture approfondie et la méthode française pour le cours oral. Cette approche est motivée par le désir d'être doublement «assuré»: la méthode chinoise, réputée pour l'enseignement systématique de la grammaire et l'étendue du vocabulaire, assure le bon apprentissage du français écrit; la méthode française, plus communicative, proche de la vie, doit permettre d'améliorer le français oral. Or la réalité est souvent autre et les résultats ne sont pas au rendez-vous. D'abord, les étudiants ont leurs «petites habitudes» forgées dès le plus jeune âge,

à savoir qu'on n'apprend pas une langue sans livre, par conséquent, ils apprennent le français toujours le nez dans le livre, même pour le cours oral. Nombreux sont ceux qui pensent que la compétence linguistique est proportionnelle au nombre de règles grammaticales retenues et de mots appris. Leurs efforts s'orientent naturellement plus vers la lecture, la compréhension écrite que vers l'écoute ou la production orale. Par ailleurs le cours d'oral ne représente qu'un tiers ou un quart du temps attribué au cours de lecture approfondie, ce qui induit les étudiants à penser que l'écrit est à prendre plus au sérieux que l'oral. Et puis à propos du cours oral lui-même, on assiste plutôt à la projection de vidéos ou à l'écoute d'enregistrements, c'est-à-dire qu'est privilégiée une position réceptive, sans passer à l'étape d'exploitation active des matières enseignées. Il manque cruellement d'exercices bien ciblés devant résoudre concrètement les difficultés spécifiques de l'expression orale. Ce n'est donc pas étonnant que les étudiants commettent des fautes malgré eux dès qu'ils prennent la parole. Cette situation ébranle à la longue leur confiance en eux-mêmes et ils préfèrent rester muets plutôt que de perdre la face en s'exposant aux critiques des autres. En troisième et quatrième années, le cours d'expression orale disparaît en principe du programme. Les professeurs estiment que le temps qui leur est imparti doit être consacré à d'autres priorités. Et puis les étudiants arrivent quand même à se faire comprendre malgré leur français oral approximatif. Il faut être tolérant... Bien sûr, mais à quel prix?

Certes, la compétence orale détermine directement le degré d'expression verbale, mais son impact ne se limite pas là: les tournures maladroites qu'on trouve dans la production écrite, ou les étudiants en maîtrise qui ont cette triste réputation d'être «muets» en français..., derrière ces faits, si on creuse un peu, on trouve toujours les dégâts causés par la défaillance orale. «Un étudiant ayant une forte aptitude à communiquer en français oral n'est jamais nul en français écrit tandis qu'un étudiant avec un niveau faible à l'oral ne sera jamais bon à l'écrit»: cette appréciation, un peu exagérée, n'est pourtant pas très loin de la réalité. Par conséquent, l'augmentation du niveau oral des étudiants aura une portée bien au-delà de la compétence orale; elle améliorera le niveau général du français de nos étudiants. Alors, quelles pistes de réflexion se donner et quelles mesures concrètes peut-on apporter?

### III. Propositions de solutions au problème

Les analyses précédentes montrent qu'il convient de régler le problème de l'acquisition du français oral à la fois du côté des enseignants et du côté des apprenants. Mais les enseignants doivent assumer une grosse part de responsabilité, car nous devons modifier notre pédagogie pour qu'elle soit plus adaptée à la particularité des étudiants chinois et capable de les aider à surmonter les difficultés rencontrées.

Il faudrait d'abord créer une ambiance d'étude radicalement différente de celle de l'enseignement secondaire. Comme au secondaire l'enseignement des langues étrangères en Chine ne prévoit généralement pas d'épreuve orale, les lycéens ont acquis une habitude d'apprentissage en la matière orientée essentiellement vers l'écrit. Et les ex-lycéens entrent à l'université avec la même méthode de travail. Or le programme universitaire a pour objectif de former des francophones de haut niveau en quatre ans. Cet objectif ne peut être atteint que si on

change dès le départ le comportement de nos étudiants par la mise en place d'un nouvel environnement d'apprentissage. Une des mesures décisives est d'exiger que le cours soit fait en français dès le commencement et que le français soit obligatoire non seulement en classe mais aussi dans la vie quotidienne; cela veut dire que les professeurs comme les étudiants doivent s'exprimer toujours en français. Il s'agit d'une condition de communication un peu artificielle. Nombreux sont les enseignants qui s'inquiètent: l'absence d'explications en chinois entravera la compréhension des étudiants. Mais l'expérience a montré que ces inconvénients disparaîtront assez vite; au bout de quelques semaines les étudiants ainsi bousculés peuvent suivre le cours sans difficultés majeures. Ce «mal nécessaire» oblige les apprenants à adopter une habitude de penser et de s'exprimer en français et, au fil du temps, l'habitude devenant une seconde nature, les étudiants seront à l'aise avec le français.

Ensuite, il faudrait observer le principe de «l'audition précède l'écrit» dans les cours de la première année universitaire. Cela veut dire concrètement que le premier contact avec les faits linguistiques doit se faire sans support papier et que les étudiants devront être en mesure de les comprendre sans avoir recours à l'écrit. L'observation de ce principe est importante: elle correspond à la situation réelle de communication orale. Pourquoi parfois les étudiants ne comprennent-ils pas les phrases prononcées alors qu'une fois couchées sur le papier, ils y parviennent allègrement? C'est parce que différents facteurs comme la liaison, l'enchaînement, les accents rythmiques, font que nous n'entendons qu'un flot de sons. L'aptitude à la compréhension auditive consiste avant tout à être capable de capter le sens de la phrase à travers ce flot de sons. Et cette compétence ne peut s'acquérir qu'au prix d'un exercice d'écoute répété sans support papier. Si les étudiants ont en mains la transcription de l'enregistrement, cela faussera l'exercice, car connaissant le contenu, ils ne feront plus cet effort d'identification des éléments phonétiques, prosodiques et sémantiques. Les expériences nous ont appris que la plupart des cas d'échec d'audition commis par les étudiants ne relevaient pas du manque de vocabulaire, mais de l'incapacité de reconstituer le sens à partir des éléments phonétiques entendus. Par ailleurs, la remise préalable de la transcription écrite aux mains des étudiants risque de fausser leur prononciation, car ils écouteront les enregistrements d'une oreille plus distraite au lieu d'imiter les intonations françaises. Il y a aussi des étudiants qui prononcent selon leurs habitudes phonétiques; ils pensent avoir travaillé correctement en leur âme et conscience, mais le résultat est doublement catastrophique: les mauvaises prononciations et intonations aggravent encore les obstacles de la compréhension auditive. Le principe de «l'audition précède l'écrit» a aussi cet autre avantage d'augmenter l'efficacité de l'enseignement en classe. Avec le support papier, les étudiants sont plus ou moins rassurés, d'où une certaine paresse intellectuelle. L'absence du support écrit force les étudiants à mobiliser toute leur attention et leur cerveau fonctionne à plein régime pour une meilleure «rentabilité pédagogique».

Et puis, il est important d'inspirer la confiance en soi chez les débutants de sorte qu'ils trouvent le français moins difficile qu'ils ne le pensaient. Il faut qu'ils aient tous les jours le sentiment de progresser, parce qu'ils apprennent des choses utiles, directement réutilisables dans la communication courante. Le choix des méthodes s'avère ainsi d'une importance capitale. Il faudrait utiliser des méthodes communicatives et interactives, qui permettent une application plus facile.

Sous cet angle, force est de reconnaître les avantages que prennent des méthodes françaises sur celles élaborées en Chine. En voici un exemple: les méthodes chinoises prévoient, dans la plupart des cas, une période de phonétique plus ou moins longue. Les étudiants apprennent, le livre en main, la prononciation des consonnes et des voyelles en français; le professeur corrige inlassablement les prononciations défectueuses. Et cela dure plusieurs semaines. Psychologiquement c'est décevant pour les étudiants, qui trouvent le français monotone, et se sentent dévalorisés à force d'être corrigés par le professeur pour maîtriser des sons et des lettres dont ils ne savent quoi faire. Et la lassitude les guette. Il en est tout autrement avec les méthodes françaises: on y apprend des phrases entières, on se les réapproprie in situ sans avoir à comprendre vraiment les tenants et les aboutissants sur le plan grammatical, syntaxique et autres, et ça marche. En général, trois mois de méthode communicative correctement suivie suffisent pour que les étudiants, se sentent à l'aise lorsqu'ils abordent en français des sujets de la vie quotidienne. Encouragés par le progrès tangible qui couronne chaque jour qui passe, les étudiants trouvent du coup le français facile et ressentent un vrai plaisir à apprendre: on entre alors dans un bon cycle d'apprentissage.

Afin de construire la compétence orale des étudiants, nos professeurs devraient orienter les efforts de ces derniers vers cet objectif et ne pas disperser leur attention, du moins dans les premiers mois d'apprentissage. Se pose alors un problème concret: comment enseigner la grammaire et à quelle dose? On constate que l'enseignement de la grammaire prend actuellement une place trop importante et le moment choisi pour le faire n'est pas toujours approprié. Les étudiants étant des adultes qui cherchent à comprendre risquent de se perdre dans le «labyrinthe grammatical» et négligent l'acquisition de la compétence orale. En effet pour les débutants dont la maîtrise du français oral ou écrit reste encore aléatoire, trop de connaissances grammaticales produisent souvent des effets contre-productifs, car les étudiants hésitent encore plus et n'osent plus parler. L'expérience m'a appris que l'enseignement de la grammaire peut intervenir seulement lorsque les étudiants sont déjà confrontés à un fait grammatical qui demande éclaircissement et qu'il ne faut pas inverser l'ordre comme on a trop souvent l'occasion de le déplorer. Finalement, le choix du moment et de la dose de l'enseignement revient à nous interroger sur le rôle de l'enseignant dans une classe de langue: est-il là pour donner un cours magistral ou pour animer la classe, accompagner les étudiants? La réponse ne se fait pas attendre et est sans équivoque. Le problème est que les enseignants doivent alors accepter de se défaire de l'habitude de lire leurs cours soigneusement préparés pour, au contraire, rester attentifs aux réactions des étudiants et animer sans cesse la classe. Cette «reconversion» indispensable s'avère difficile pour un nombre important d'enseignants. Il faut de la volonté et du courage. C'est le prix à payer si nous voulons relever le défi de l'amélioration de la maîtrise du français de nos étudiants.

Pour finir, il faut insister sur la nécessité de continuer les exercices oraux après les cours pour atteindre un niveau suffisant. Le travail en groupe est une méthode efficace. Mais cette mesure n'est pas toujours comprise par les étudiants, qui s'y montrent souvent réticents. Ils pensent pouvoir le faire tout seul. C'est à nous les enseignants de leur expliquer la spécificité de la pratique orale, qui, en tant qu'acte de communication, nécessite le dialogue avec l'autre, la présence de l'autre. Les étudiants les plus doués ont souvent tendance à négliger les acti-

vités collectives, et l'expérience a montré que dans la plupart des cas, à force de boudier les interactions avec les autres étudiants, ils sont rattrapés à l'oral comme à l'écrit par leurs camarades accrochés aux exercices en groupe, parce qu'ils ont perdu la précieuse opportunité de «frotter et limer (leur) cervelle contre celle d'autrui» (Montaigne).

#### IV. Conclusion

S'exprimer couramment et naturellement en français est le but poursuivi par chaque étudiant de français. Nous savons aussi que la compétence orale ne s'acquiert pas en un seul jour. Mais grâce aux efforts conjugués et de longue haleine des enseignants et des étudiants, avec des méthodes et des stratégies d'apprentissage appropriées, la plupart de nos étudiants pourront maîtriser le français oral après trois ou quatre ans d'études universitaires en Chine. Les mésaventures déplorables évoquées au début de cet article se raréfieront à mesure que la compétence naîtra de la pratique.